

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 50 (1962)

Heft: 21

Artikel: La Révolution de 1848 et l'évolution des femmes : [suite]

Autor: Cingria, Hélène

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-270065>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Par sa formule nouvelle

Vacances des jeunes répond à des besoins nouveaux

Si les premières colonies de vacances se sont adressées aux enfants qui avaient une santé à se refaire, il n'en est plus de même aujourd'hui. Le phénomène s'est élargi et tend à faire bénéficier d'un milieu tranquillisant et naturel tous ceux qui sont victimes d'une civilisation de plus en plus citadine.

En 1958, une équipe d'enseignants sociaux, de responsables de jeunesse créée, à Lausanne, l'Association « Vacances des Jeunes » pour apporter des solutions concrètes au manque de possibilités d'évasion de certains jeunes. Son activité ne cesse, aujourd'hui, de s'étendre. Sous la conduite dynamique de son président, M. Marcel Barbey, instituteur à Lausanne et de sa secrétaire, Mlle Magnenat, responsable CEMEA, « Vacances des Jeunes » s'occupe des jeunes auxquels rien n'était offert dans le domaine des vacances organisées, c'est-à-dire des jeunes ne faisant partie d'aucune société ainsi que des plus de 12 ans, apprentis spécialement.

Très tôt se posa le problème de trouver une forme nouvelle de colonies adaptée à l'âge des intéressés et aux particularités de notre pays. C'est ainsi que furent lancés le système des camps fixes-rayonnants pour les préadolescents (13-15 ans) et celui des camps itinérants pour les adolescents (16-18 ans). Un camp fixe-rayonnant suppose une base constituée de grandes tentes-dortoirs avec lits de camp et une tente-réfectoire attenante à une habitation. A partir de ce point d'appui rayonnent des tentes de patrouilles. Sentant enfin l'air du temps, les participants ont l'impression de vivre une grande aventure. La formule a plu immédiatement et depuis quatre ans sont organisés de cette manière les camps de « Vacances des Jeunes » à la vallée de Joux (deux sessions de trois semaines pour pré-adolescents et une session de deux semaines pour adolescents).

Le Comité de l'Association s'est évidemment accablée de nombreuses difficultés. Les cadres (moniteurs et directeurs) ne se trouvent pas facilement. Les cadres capables et préparés s'entend, car on ne s'improvise pas moniteur ou directeur ! La situation s'améliore depuis quelques années cependant, grâce aux CEMEA qui préparent de nombreux cadres, grâce à la Fédération vaudoise des colonies de vacances qui s'efforce de donner au personnel des conditions de travail meilleures (diminution du nombre d'enfants confiés à un moniteur — 10-12 ans maximum — et honoraires moins dérisoires).

Un camp, bien sûr, ne se prépare pas en quelques semaines et le travail du comité de « Vacances des Jeunes » s'échelonne sur toute l'année. Il faut réunir minutieusement les conditions essentielles de la réussite. Un équipement matériel minimum (décoration, matériel, photo-contact, collections) est nécessaire. Une nourriture abondante, saine, variée est indispensable pour des gosses en pleine croissance.

En colonies, les enfants font le double d'apprentissage du retour à la nature, et de la vie communautaire qui permet un brassage social hautement profitable à tous.

On a souvent opposé vacances familiales et colonies de vacances. Il est nécessaire de

rappeler à ce propos, et particulièrement aux mamans, que les deux modes de faire se complètent naturellement. Les vacances des parents sont plus courtes que celles des enfants et s'il est nécessaire de se réunir au moins une fois par an — les vacances sont une occasion de retrouvailles — il faut tenir compte du puissant désir des jeunes, à un certain âge, de s'aérer hors de leur milieu. D'ailleurs, un gosse qui a passé trois semaines en colonies revient à sa famille, dans la presque totalité des cas, amélioré, détendu... et les siens le sont également.

Le comité de « Vacances des Jeunes » ne se contente pas de son activité actuelle. Il veut mettre sur pied des camps de jeunes filles, non

réaliser encore, faute de cadres. Il songe, et c'est cela l'essentiel, à une réalisation à longue échéance : la création d'un centre de vacances pour collectivités de jeunes. Pour l'heure, il cherche à acquérir un terrain, tâche ardue, mais qui s'impose de plus en plus. Il tient à bénéficier, pour cela, du riche milieu naturel — flore et faune — de la vallée de Joux où se trouve également un lac à proximité.

Mais, qui dit achat de terrain et construction, dit sommes à investir. Il y a là tout un problème financier qui ne manquera pas d'inquiéter et d'intéresser tous ceux qui ont compris nos besoins grandissants en matière de colonies de vacances.

Christian Gay

CE QUI LES FAIT AIMER

(Suite de la page 1)

nents et changer de peau souvent, comme le serpent, pour savoir que vous étiez le génie même de la femme.

J'entends d'ici les ricanements. Encore un gars du genre de Jean-Jacques Rousseau qui a, de la femme, un idéal quasi oriental et qui apprécie les jeunes filles dansant pour le bon plaisir des philosophes, sous les ormeaux du village, qui n'épousera qu'une servante parce que c'est d'une servante qu'il a besoin, justement, le satrape, le pacha, l'arriéré !

Et je répondrai que la femme révoltée contre l'inégalité des sexes ne sera jamais respectée comme peut l'être celle qui s'exprime dans l'humilité. Je dirai que la reconnaissance profonde d'un homme va à celle qui lui permet d'être tel qu'il désire être. Je soulignerai que les mères admirables ont été celles qui étaient semblables à des puits toujours pleins de l'eau rafraîchissante du pardon. Au diable, les mères sèches et les épouses acariâtres, toujours plus sèches, plus acariâtres et moins femmes à mesure que s'agrandit entre leurs hommes et elles le fossé que la douceur et la patience auraient comblé.

Le plus grand bienfait de la femme vis-à-vis de son compagnon est de l'accepter tel qu'il est, de le vouloir toujours plus semblable à lui-même. Aux yeux de l'amour, même les défauts sont aimables. Aimer les défauts d'un homme, accepter sa fatigue, ses pieds sales, les rêves où il se perd, les jalouses chimeres qu'il porte depuis l'enfance dans son cœur et qui ne mourront jamais, voilà l'amour. Et voilà où la femme connaît son triomphe, dans cet oubli de soi qui est récompensé comme est récompensé l'éleveur quand il voit son cheval gagner au marché-concours ou sur le champs de courses. Ce regard tout intérieur, cette jubilation tranquille d'une femme qui a couvé, protégé, inspiré un homme, on ne les voit plus guère en Occident, il me semble, où la vie est devenue très dure. Mais on voit cela chez les peuples marqués par une antique civilisation et dont le mode de vie est resté simple. On voit cela chez les Crétois et chez les Touaregs, chez les Javanais et chez les Tibétains, chez les nomades de l'Afghanistan et parmi les Indiens de l'Amérique du Sud.

La figure féminine de ce bas-relief égyptien est celle d'une servante. A gauche, on aperçoit le genou du roi Akhéna-ton et, à droite, les jambes de la reine.

Cliché Musée d'art et d'histoire, Genève



Je sais fort bien que je ne suis pas du tout impartial en écrivant ceci. La fée Carabosse m'a doté d'une sensibilité épineuse, d'un tempérament qui se moque du luxe, tout en le goûtant, qui prône la vertu sans la vouloir pratiquer, qui se réserve des portes de sortie, qui a plus d'excuses pour soi que pour autrui, qui a l'enthousiasme prompt et le découragement facile, bref, un exemplaire tout à fait conforme de l'égoïsme masculin tel qu'en lui-même l'éternité le change.

Or, le fait admirable, c'est qu'il se soit trouvé toujours et partout des femmes acceptant de faire un bout de chemin avec moi et qui ne m'en aient pas voulu à mort quand nos routes ont bifurqué, c'est qu'il s'en soit trouvé une qui m'ait dit un jour devant un feu flamboyant dans la cheminée : « Nous aussi, nous deux, nous sommes un élément. » Le fait admirable, et qui prouve que, même si chez elles l'instinct est plus alerte que la raison, les femmes sont capables de concevoir, par l'intelligence et par les mouvements de la mémoire critique, ce qui fut leur bonheur, ce

qui est leur bonheur, le fait admirable, dis-je, c'est que lorsque Hermann Hesse fête dans sa retraite tessinoise son 60e anniversaire, il y ait invité ses quatre femmes, toutes celles qu'il avait épousées à tour de rôle et qui étaient restées amies au-delà des jalousies possessives. Pourquoi amies ? Camarades en tout cas, camarades de travail presque : elles avaient porté, soutenu, accompagné, veillé, fait l'écrivain et elles savaient que la pureté de son style avait été achetée aux prix des orages de la vie.

Destins d'artiste, direz-vous.

Voilà que nous risquons de ne pas nous entendre. Je prétends que tout homme est une œuvre digne d'être perfectionnée, achevée, menée à terme et qu'une femme seule peut la faire, cette œuvre. Sans outrance dans l'esprit d'abnégation, puisqu'elle y trouvera son propre achèvement.

Mystérieuse arithmétique du couple et du sexe. C'est en donnant qu'on s'enrichit.

Mme d'Echallens, je vous baise la main.

Jean Buhler

La Révolution de 1848 et l'évolution des femmes

par Hélène Cingria

IV

Un certain courage...

Dirigeant l'opinion des femmes, Jeanne Deroin s'associe avec Eugénie Niboyet pour fonder le club de l'émancipation des femmes, tandis que Désirée Gay devient la présidente de celui des lingères. Leur exemple est aussitôt suivi par une quantité de femmes. Si l'on en croit le compte-rendu de certains journaux, les séances de ces clubs furent passablement tumultueuses. Les oratrices étaient obligées de dominer les vociférations de l'auditoire, les coups de sifflet, même les bruits de glaces brisées. Il fallait du courage pour monter à la tribune et le club des Vésuviennes, aux allures masculines, que le « Charivari » représentait presque à chaque numéro, képi sur l'oreille, ceinturon bien bouclé aux hanches, balayette au fusil, ne contribua pas peu à égarer l'opinion et à faire la joie d'un public ignorant, fauteur de troubles, qui ne comprenait rien à l'attitude de ces femmes courageuses, conscientes de défendre les droits de leur sexe.

Elles faisaient du bon travail, pourtant, ces militantes de la première heure auxquelles nous devons toutes les libertés dont nous jouissons aujourd'hui. Pour répondre par des moyens appropriés aux besoins les plus urgents des ouvrières, elles se documentèrent avec méthode, étudièrent les questions techniques qu'il fallait résoudre promptement. Elles arrivèrent ainsi à déterminer les causes de la baisse incessante des salaires : d'une part la concurrence des prisons qui jetaient sur le marché une masse de marchandise à vil prix, d'autre part l'intermédiaire coûteux de l'entrepreneuse. Et tenir les causes c'était tenir le remède.

Il fallait en premier lieu obtenir de l'Etat qu'il élevât le prix de vente des objets confisqués dans les prisons. Double avantage, puisque le bénéfice serait pour la grande caisse commune ; les prix de vente seraient fixés par des fonctionnaires compétents.

Pour supprimer les intermédiaires et remédier au chômage, on organisa des ateliers, sortes de coopératives de production, où les commandes étaient faites directement aux ouvrières. On projeta aussi des buanderies et restaurants coopératifs, des maisons communes.

Petit à petit, grâce à tant d'efforts, la situation économique de la femme s'améliora. Ayant exalté chez l'ouvrière le sentiment de sa dignité, lui ayant inculqué l'idée de la valeur de son travail, Jeanne Deroin et ses compagnes obtinrent que soient ouverts des ateliers nationaux où les femmes réduites au chômage puissent s'employer aux travaux de couture. Les ouvrières de ces ateliers ont le droit de nommer cinq déléguées par arrondissement pour représenter leurs intérêts auprès des maires et, éventuellement, auprès du gouvernement provisoire.

C'était, au fond, la première expérience pratique d'organisation ouvrière par les ouvrières elles-mêmes. A la suite de cette innovation, Elisa Lemonnier fonda la Société des ouvrières unies qui, à l'atelier coopératif, joint des cours pour un complément d'instruction générale et quelques notions techniques plus spécialisées ; elle devint par la suite le point de départ des écoles professionnelles.

De février à juin 1848, l'effort des femmes est considérable pour améliorer l'organisation du travail féminin, faire baisser le prix de la vie, hausser les salaires ; il faudrait des pages et des pages pour énumérer leur action sur toutes les classes de la société. Malheureusement, les initiatives du mouvement n'étaient pas encore assez évoluées elles-mêmes pour utiliser sagement toutes les innovations qu'elles apportaient et les ateliers de femmes, par exemple, où les préférences, les passe-droits, la tyrannie allaient bon train, excitent bientôt la critique. Après l'insurrection de juin, quand la révolution de 48 est pratiquement terminée, le gouvernement s'empresse d'interdire la présence des femmes dans les assemblées politiques, et Jeanne Deroin qui, sans se décourager continue à faire campagne, se voit déboutée de sa candidature.

Rien, cependant, ne peut abattre le moral des combattantes. Tandis que Pauline Roland fonde l'Association fraternelle des institutrices, institutrices et professeurs socialistes, Jeanne Deroin crée

une association de femmes à gages qui se charge de recueillir et de placer les domestiques jetées sur le pavé et appuie le projet d'association volontaire, formée par les ouvrières couturières afin d'assurer l'existence des femmes d'une manière digne et honorable.

Révolté de fédérer les différentes associations ouvrières, Jeanne Deroin vit, hélas, son plan grandiose contrarié par la police. On attendait un grand procès, l'auditoire excité se réjouissait à la pensée de voir à la barre des accusés ces femmes dont les journaux humoristiques avaient fait une cible si savoureuse. Mais, au lieu de la virago qu'on s'imaginait, on vit se présenter, avec beaucoup de décence et de modestie, une petite femme maigre et pâle dont la capote de crêpe noire, rehaussée de rubans rose vif cachait mal les traits indécis. Affirmant hautement devant tout le droit de l'émancipation des femmes, elle répondit aux juges avec une grande dignité et une érudition socialiste qui fit l'étonnement du public. Elle fut cependant condamnée, ainsi que Pauline Roland, à six mois de prison.

Révolution de février 1848. Le troisième jour de l'émeute, dans la nuit, alors que chacun s'enfermait chez soi, le cœur lourd, on entendit tout à coup sur le pavé de Paris, rouler des chars pesants. Les quelques durs qui avaient leurs fenêtres closes se levèrent, effrayés ; ceux des ouvriers conduisant à leur dernière demeure les cadavres de leurs camarades alignés sur un tombereau. Au-dessus des corps, un homme tenant dans ses bras une femme morte, dont la longue chevelure se défilait en bannière, demandait pour elle comme pour les autres justice !

C'est cette voix qu'ont entendue Flora Tristan, Eugénie Niboyet, Désirée Gay, Pauline, Jeanne Deroin, toutes les femmes courageuses qui vécurent et combattirent pour la cause féminine. Elles furent les pionnières qui préparèrent la voie à l'avènement de l'égalité politique de la femme.

Si, aujourd'hui, les femmes siègent au gouvernement en France, en Italie, en Angleterre, en Russie, en Amérique, presque dans tous les pays, c'est à la vaillance, à la ténacité de leurs aînées et à l'attitude de celles-ci pendant la révolution de février 1848 qu'elles le doivent. Lorsque vous entendrez dans les branches souffler le vent de février, rappelez-vous toujours qu'il fut, pour les femmes, le vent de la liberté !

F I N